

Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles
International Journal of Sociocultural community development and practices
Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales



Culture et aménagement péri-urbain : plus près, plus loin pour la communauté vacancière

Luc Greffier

Numéro 11, 2016

Animation et transformation sociale
Sociocultural community development and social transformation
Animación y transformación social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1100053ar>
DOI : <https://doi.org/10.55765/atps.i11.591>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de communication sociale et publique, Université du Québec à Montréal

ISSN

1923-8541 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greffier, L. (2016). Culture et aménagement péri-urbain : plus près, plus loin pour la communauté vacancière. *Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles / International Journal of Sociocultural community development and practices / Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales*, (11), 67–77. <https://doi.org/10.55765/atps.i11.591>

Résumé de l'article

La dimension spatiale du départ en vacances n'est pas soluble dans la proximité. Celle-ci est peut-être bien, paradoxalement, un frein si l'on considère la difficulté à identifier l'exotisme à côté de chez soi, à apprécier la précarité d'une nuit en refuge si l'on est soi-même en situation quotidienne de précarité, à accepter le risque d'une nuit en étant isolé dans un environnement inconnu, à entrer dans le rêve suggéré par l'architecture et renforcé par l'aménageur qui proposent un dépaysement. L'article aborde de manière critique les expériences d'un dispositif vacancier très fréquenté en périphérie de la ville de Bordeaux.

© Luc Greffier, 2016



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Expériences / Experiments / Experiencias

Culture et aménagement péri-urbain : plus près, plus loin pour la communauté vacancière

Luc Greffier

IUT Bordeaux-Montaigne, France
luc.greffier@laposte.net

La dimension spatiale du départ en vacances n'est pas soluble dans la proximité. Celle-ci est peut-être bien, paradoxalement, un frein si l'on considère la difficulté à identifier l'exotisme à côté de chez soi, à apprécier la précarité d'une nuit en refuge si l'on est soi-même en situation quotidienne de précarité, à accepter le risque d'une nuit en étant isolé dans un environnement inconnu, à entrer dans le rêve suggéré par l'architecture et renforcé par l'aménageur qui proposent un dépaysement. L'article aborde de manière critique les expériences d'un dispositif vacancier très fréquenté en périphérie de la ville de Bordeaux.

Mots-clés : vacances, proximité, exotisme, capital touristique

The spatial dimension of the holiday departure is not soluble in the closeness. This one is maybe, paradoxically, an obstacle if we consider the difficulty of identifying the exoticism next to home, appreciating the night precariousness in refuge if we are oneself in daily situation of precariousness, to accept the night risk by being isolated in an unknown environment, to enter the dream suggested by the architecture and strengthened by the planner who propose a disorientation. This article approaches in a criticize way the experiences of a very busy vacationer device in outskirts of the city of Bordeaux.

Keywords: holidays, closeness, exoticism, touristic capital

La dimensión espacial de la salida de vacaciones no es soluble en la proximidad. Ésta es bien posiblemente, paradójicamente, un freno si se considera la dificultad en identificar el exotismo al lado de en su casa, en apreciar la precaridad de noche en refuge si está en situación diaria de precaridad, a aceptar el riesgo de noche siendo aislado en un medio ambiente desconocido, que hay que entrar en el sueño sugerido por la arquitectura y reforzado por el urbanista que proponen una desorientación. El artículo aborda de manera crítica las experiencias de un dispositivo veraneante muy concurrido en periferia de la ciudad de Burdeos.

Palabras clave: vacaciones, proximidad, exotismo, capital turístico

Je voudrais vous faire partager le souvenir de la lecture d'un album de voyage dont le titre est resté gravé dans mon esprit. Cet ouvrage, raconte les pérégrinations de son auteur au Népal, destination mythique de l'époque, et a pour titre « Loin ».

Claude Vincent, qui en est l'auteur, commence son histoire ainsi : « Un soir de juillet 1982, les auto-stoppeurs de la Porte d'Orléans brandissaient leurs habituelles pancartes : Lyon – Nice – Montpellier. Spectacle banal pour qui habite dans les parages et qu'on de remarque même plus. Pourtant, ce soir-là, un blond hilare a retenu mon attention et pour longtemps. Il tendait une pancarte portant ce seul mot : « Loin ».

Cette pancarte pose aujourd'hui une question essentielle : où faut-il aller pour être loin ? En effet, si la planète était gigantesque il y a deux siècles, à l'époque de la « lenteur homogène » pour reprendre l'expression de Jean Ollivro, nous devons aujourd'hui l'appréhender de façon multi-scalaire, c'est-à-dire en intégrant le paradigme de la « rapidité différenciée ».

Rapidité différenciée dans le sens où nous pouvons mobiliser, mais de façon distinctive, des mobilités multiples, qui font que l'on va plus ou moins régulièrement se déplacer à la vitesse de quelques km/h ou à celle de plusieurs centaines de km/h selon que l'on marche ou que l'on prenne l'avion. Il est à noter que, dans cette dernière configuration, ce qui fait différence aujourd'hui, au-delà de l'accès aux moyens de transport, c'est moins la question de la vitesse de déplacement que celle de la continuité de celui-ci (pas de rupture de flux, pas de temps d'attente, pas de transit, etc.) et celle du confort du voyageur (première et seconde classes en train ; classes économique, affaire ou première en avion, citadine ou berline en voiture, etc.).

De la voiture hippomobile et du navire à voile (20 km/h) seul moyen de transport, jusqu'au XVIIIe siècle en passant par les bateaux et trains à vapeur (entre 40 et 100 km/h) de la fin du XIXe siècle au début du XXe siècle, puis par l'avion à hélice (550 km/h) au milieu du XXe siècle jusqu'à l'avion à réaction (900 km/h) qui s'est généralisé comme moyen de transport civil à partir des années 1960, les vitesses de déplacement moyennes théoriques n'ont fait qu'augmenter.

À noter ici que l'échelle espace-temps de la marche à pied correspondrait à une terre cinq fois plus étendue que la plus étendue des représentations affichées. Marcel Mauss pourrait qualifier cette accentuation du potentiel de mobilité de « fait social total », également visible dans notre quotidienneté à différent titre.

Selon l'Enquête nationale des transports et des déplacements (ENTD) les Français, qui arrivent en seconde position en Europe derrière les Allemands, ont parcouru en moyenne en 2010 quelque 14 600 km pour l'ensemble de leurs déplacements, incluant les déplacements quotidiens, les week-ends et les vacances. De ces 14 600 km, 8 700 km ont été réalisés en mobilités locales. Ces mobilités locales correspondent à 99% du nombre des déplacements et 60% des distances parcourues. Ainsi, notre mobilité s'éprouve d'abord sur nos territoires du quotidien, dans cet espace circonscrit entre 0 et 80 km de notre domicile principal, dans cette géographie qui organise notre ancrage territorial.

Ces nos pratiques spatiales se conjuguent en traduisent en quatre modalités :

1. celle de la multiplicité des mobilités géographiques, qu'elles soient régulières : quotidiennes (déplacements pendulaires) ou hebdomadaires (activités de week-end – bi-résidentialité – activités sportives et culturelles, etc.), périodiques (achats hypermarché, réunions familiales ou amicales, etc.), semestrielles ou annuelles (vacances, courts séjours,

cures, etc.) ou qu'elles soient irrégulières en lien avec des nécessités de la vie familiales, professionnelles, commerciales, de santé, etc.

2. celle de l'allongement des déplacements pendulaires (domicile-travail), exacerbés par l'émergence de déplacements pendulaires de longue distance mais de temps court, réalisés par ceux que Jean Viard appelle les « provinciaux », ces voyageurs du quotidien entre province et capitale, qui choisissent d'installer leur domicile familial à une heure de TGV de Paris.

3. celle du temps passé dans ces mobilités : les Français consacrent en moyenne « 56 minutes par jour » à leurs déplacements, avec de grandes disparités en fonction de la taille des agglomérations où ils habitent ou travaillent.

4. celle d'une extrême différenciation sociale liée aux mobilités. Si on analyse les distances parcourues : 14 600 km de moyenne par an pour les Français, ce n'est finalement qu'un aller-retour entre Paris et Cayenne, Bombay, Miami ou les Seychelles. C'est-à-dire qu'en un seul déplacement concentré sur neuf ou dix jours en moyenne¹, un vacancier qui fréquente ces lieux parcourt autant de kilomètres que la moyenne de l'ensemble des Français en un an.

Dans ce contexte, la notion de proximité devient à son tour polysémique. Si l'on regarde ce qu'en dit le Pré-Avis du Conseil économique, social et environnemental (Dupuis, 2014) relatif au Tourisme et développement durable en France publié le 29 octobre 2014, et dans lequel le terme « proximité » est cité sept fois, cette notion correspond en même temps :

- à l'usage de la marche à pied ou du vélo, au développement des vélo-routes, des voies vertes et des mobilités douces ;
- au tourisme international lorsqu'il s'agit de dire que les voyageurs concernés se déplacent pour les trois quarts environ vers des destinations de proximité. Les nouveaux touristes venant des pays émergents, dont la zone Asie Pacifique, se dirigeront de ce fait principalement vers des pays de cette zone.

Aujourd'hui, environ 70 % des personnes qui font du tourisme en France sont des résidents et 25 % des Européens.

Les échelles territoriales qui découlent de ces « mobilités de proximité » sont ici aussi différenciées que celles des cartes continentales éditées par Michelin : « Rouges », au 4 millionième, et « Bleues », au 25 millième de l'IGN bien connues des randonneurs. Ainsi, penser mobilité différenciée impose une nouvelle façon d'appréhender le territoire qui n'est plus seulement le produit des personnes enracinées dans celui-ci, mais également la résultante de toutes les mobilités, y compris exogènes, qui l'animent.

Le territoire ne peut plus être seulement pensé comme le creuset ou le décor des activités qu'il accueillera, comme un contenant clos et borné par des frontières fixes, mais doit être considéré comme la résultante localisée d'un ensemble d'activités humaines, de flux, de réseaux qui se combinent en un assemblage spécifique et évolutif (Cresswell, 2004).

On peut ainsi dire que le territoire vacancier est aussi construit par celui qui le visite, ce « tiers absent indifférencié » :

1. Cf. l'enquête : Suivi de la Demande Touristique (SDT), mémento du tourisme 2013, source DGCLIS.

- absent, si l'on considère le temps court d'un séjour au regard du temps long du territoire, cet absent est paradoxalement parfois « toujours présent » tant le départ d'un visiteur est remplacé par l'arrivée d'un autre ;
- indifférencié, car dans ce brassage permanent, la singularité de chacun s'estompe face à l'unicité de l'Autre absolu pour ne pas dire de « l'étranger », cette figure philosophique énoncée en 1908 par le philosophe allemand Georg SIMMEL, c'est-à-dire celui qui aux yeux de l'autochtone est étrange ou différent, un individu qui n'est pas d'ici et se trouve là, qui agrège en lui « l'unité de la distance et de la proximité ».

Aujourd'hui, ce sont les coûts de la mobilité qui sont questionnés. Ainsi, pour faire face à la crise économique, aux dépenses importantes liées aux transports, à l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre, etc., certains revendiquent la proximité, voire l'immobilité. Dans le domaine du tourisme et des vacances, Sylvain Caucheteux (Directeur marketing et commercial de Belambra Clubs) annonçait le 4 juillet 2014 sur France Inter dans l'émission « le Téléphone sonne » : « Partir loin, à l'étranger en vacances, c'est un peu has been ».

Dans cette même émission, Claudie Buisson (Haut fonctionnaire au ministère de l'Économie et des Finances) notait, à l'issue du rapport qu'elle a présenté à Silvie PINEL, ministre du tourisme au mois de novembre 2013, que le coût des vacances a augmenté plus vite que le pouvoir d'achat, et particulièrement le coût lié aux transports (qui représente aujourd'hui 30% du budget vacances). Elle conclut de ces constats : « Il faut envisager peut-être des destinations de vacances moins lointaines ». On aurait pu, à l'opposé, envisager d'augmenter le pouvoir d'achat des vacanciers, mais cette hypothèse n'a pas été évoquée.

On pourrait opposer à cette assertion que le prix d'un billet d'avion Paris-Katmandou qui coûtait 5 000 francs en 1985 (soit 1 395 euros en monnaie constante) peut être acquis aujourd'hui à partir de 450 à 500 euros. Cela représente sur trente ans, une baisse de 64 à 68 %.

De façon plus radicale à mon sens, Claudie Buisson propose une solution pour renverser la baisse des taux de départ en vacances, qui consisterait à changer la définition même des vacances : « Si l'on définit les vacances selon l'OMT (4 nuits minimum en dehors de son domicile), il y a 46 % de personnes qui ne partent pas, si au contraire on a une définition plus contemporaine des vacances (partir un week-end/partir une ou deux nuitées en dehors de chez soi) alors on n'a plus que 35% des Français qui ne partent jamais ». Quand la statistique et la technocratie prennent le pas sur la réalité socioculturelle, on mesure l'écart entre le discours officiel modélisant et les réalités et représentations sociales des vacanciers : « Qui, parti pour une nuitée en dehors de son domicile principal, va dire qu'il est parti en vacances ? Nous sommes bien d'accord, l'écart entre ceux qui partent et ceux qui ne peuvent pas partir se creuse, mais est-ce en redéfinissant ce qu'est le départ que l'on va apporter des réponses aux désirs de départ ?

Paradoxalement, lorsque le « Loin » se rapproche, l'expérience sensorielle de la distance peut parfois se dissiper dans une forme de banalité. Ainsi, Éric Lebreton (2015) évoque l'expérience de certains « backpackers » qui partent loin sans être pour autant dépayés. « Certains jeunes gens qui partent en sac à dos à dos à travers le monde font une expérience cruelle. Ils partent avec l'espoir que la confrontation à l'exotisme les transformera personnellement (...) mais cela ne marche pas, parce que l'exotisme n'est plus : partout, il y a des touristes, partout on parle anglais, partout il y a des Subway, des Swatch et des Gap, des McDonald's, parce qu'il y a pour tous les pays du monde, des

Guides du Routard, des Lonely Planet et des forums de discussion sur Internet ». Cet exotisme distant perdu, d'autres vont le trouver à leur porte.

Le magazine trimestriel *Carnets d'Aventures* propose dans son numéro 37 (2014, p. 36-43) un dossier de voyages à petit budget intitulé « Tout près, si loin : la descente de la Leyre ». Un couple raconte comment durant huit jours ils ont descendu la Leyre, un petit fleuve côtier qui coule entre Landes et Gironde, la région où ils habitent. C'est pour eux « probablement la manière la plus simple et élégante de voyager avec un petit budget : partir à la découverte des espaces naturels qui s'étendent à quelques dizaines de kilomètres autour de chez nous, mais en résistant à la tentation évidente de rentrer à la maison tous les soirs ». Immérgé dans une nature plusieurs jours d'affilée, même à deux pas de chez lui, le promeneur devient alors voyageur.

Pour d'autres, il va s'agir d'appréhender leur environnement de manière différente, d'être en vacances et mettant « sa maison en vacances ». L'idée revendiquée est de se mettre en vacances tout en restant chez soi, en aménageant son espace ou son temps afin de profiter au maximum du temps vacancier tout en réduisant les dépenses liées au déplacement. « Économisez de l'argent, détendez-vous près de la maison cet été ! ».

Ainsi, être en vacances serait plus un changement d'état d'esprit qu'un changement géographique : dormir dans une tente ou un hamac installé dans son jardin, installer un bivouac sous la table du salon, mettre sa télévision en quarantaine, etc., autant de situations nouvelles à éprouver. Pour nommer ce phénomène de vacances à la maison, un néologisme a même été inventé : « staycation », dont l'origine serait attribuée au comédien canadien Brent BUTT qui anime l'émission de télévision *Corner Gas* (au cours de l'épisode *Mail Fraud*, diffusé le 24 octobre 2005).

Le *Slow Travel* aussi appelé *Slow Tourism*, définit, quant à lui, une manière de voyager alternative basée sur la simple idée de prendre le temps de la découverte. Il s'agit ici, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Carl HONORE, de valoriser « Une « éloge de la lenteur, et si vous ralentissiez ? » (Paris, Marabout, 2013).

Préférence est faite, pour reprendre l'expression québécoise, aux modes de transports actifs (la marche à pieds, le vélo, etc.), aux modes de transport utilisant l'énergie animale (calèche, ânes bâtés, etc.) ou encore aux modes de transport à faible empreinte carbone (trains, bateaux, péniches, etc.). Cette approche du « slow », que l'on retrouve aussi dans la « slow-food », s'appuie sur un courant d'opinion qui met en question le culte de la vitesse et réaffirme les vertus de la lenteur. Il ne s'agit pas de tout faire au ralenti, mais plutôt de considérer que notre qualité de vie passe par un meilleur équilibre entre rapidité et lenteur. Et si un bon usage de la lenteur pouvait rendre nos vies plus riches et plus productives ?

Focus sur une expérience bordelaise

À Bordeaux, dans le cadre des 100 jours de l'été métropolitain, la Communauté Urbaine a financé un projet de Refuges Péri-Urbains porté par un collectif associatif. Ont ainsi été créés six équipements, installés dans des parcs et jardins publics, accessibles à tout un chacun pour une nuit, gratuitement sur réservation. L'une des idées fortes du projet était de permettre à ceux qui ne partent pas de passer une soirée dépaysante, une soirée de vacances à quelques kilomètres de chez eux. Des refuges faits pour faciliter le départ de ceux qui ne partent pas en quelque sorte.

Les six refuges périurbains, déplaçables pour quatre d'entre eux et pouvant chacun accueillir entre six et neuf personnes, ont été imaginés et réalisés par le collectif Bruit du frigo 10², en collaboration avec Zébra3/Buy-Sellf³. Cet ensemble de structures doit être complété par cinq ou six nouveaux équipements programmés par la nouvelle gouvernance métropolitaine, au rythme de deux par an sur les trois prochaines années.

La dimension axiologique du projet, à l'instar des refuges à vocations touristique et sociale existant dans les pays du nord où les familles vont passer un ou deux jours, s'articule autour de quatre intentions. Certaines étaient déjà formulées à l'origine du projet en 2010, d'autres sont venues enrichir celui-ci au fil des années :

1. permettre le départ de personnes qui ne partent pas en vacances ;
2. répondre à un besoin de nature ;
3. inviter les utilisateurs à une performance artistique, les refuges étant ainsi considérés en tant qu'« œuvres d'art », pensés comme de véritables invitations aux rêves ;
4. enrichir et promouvoir l'identité bordelaise, au même titre que « les machines » le font à Nantes.

Pour Yvan Detraz, les Refuges périurbains se proposent « d'offrir durant les 100 jours de l'été métropolitain une étape inédite aux randonneurs en itinérance autour de la métropole; ils réinterrogent également les lieux insolites ou inattendus qui les accueillent sur le parcours d'un circuit de randonnée périurbain appelé Boucle verte ». Cette perspective iconoclaste d'un espace urbain transformé en espace de loisir conduit les utilisateurs des refuges, ceux que nous appellerons ici les « visiteurs d'un soir » (le système de réservation limitant la possibilité d'utilisation à une seule nuit), à un décentrement : par leur originalité conceptuelle, par leur installation dans des espaces délaissés par la Ville, par leur proximité relative des lieux d'habitation ordinaire, les refuges jouent sur des registres multiples (sociaux, culturels, techniques, etc.) en même temps qu'ils interrogent le rapport à l'espace de leurs visiteurs. On pouvait dans ce contexte légitimement s'interroger sur la pertinence du projet, à savoir sa capacité à trouver son public : la possible rencontre entre les refuges périurbains et les visiteurs d'un soir.

Dans les faits, le niveau des réservations (prises d'assaut dès leur ouverture) flirte avec la barre des 100 % et les taux de fréquentation recensés lors de la saison 2014 atteignent ou dépassent les 80 % pour quatre des six refuges.

L'analyse des retours d'expérience des visiteurs d'un soir peut être conduite à partir des propos que ceux-ci expriment à la suite de leur nuit en refuge, que ce soit lors d'entretien ou dans leurs échanges avec les personnes qui assurent la remise et le retour des clés, ou encore à partir des traces laissées dans les livres d'or et les articles publiés dans la presse ou dans les bulletins locaux (revue de presse).

À l'issue de ce travail d'investigation, il ressort un ensemble de sept axes expérientiels qui expriment chacun l'élargissement de l'espace vécu des visiteurs d'un soir. Ainsi, on pourrait dire qu'investir le refuge fait éprouver un nouveau mode d'habiter au sens de la philosophie d'Heidegger qui considère cet habiter comme « notre façon d'être au monde ».

2. Bruit du frigo, dirigé par Yvan DETRAZ (architecte), est un collectif de création qui se consacre à l'étude et à l'action sur la ville et le territoire habité, à travers des démarches participatives et culturelles.

3. Zébra3/Buy-Sellf est un opérateur artistique qui initie des stratégies de soutien, d'accompagnement et de développement du travail de plasticiens

Une nuit en refuge périurbain, c'est « être en vacances »

Même si les informations non formalisées recueillies auprès des personnes en charge des réservations et des remises des clés semblent attester de la diversité des catégories socioculturelles des visiteurs d'un soir, ceux-ci semblent déjà acculturés aux pratiques vacancières tant les références à cet univers sont présentes dans les écrits laissés dans les livres d'or : « Un parfum de vacances exotiques en pleine ville » ; « Je reviendrais même pour toutes les vacances » ; « cela rappelle le camping, des moments conviviaux passés en famille » ; même si parfois l'expérience du camping est perçue de façon négative « moi qui déteste le camping, j'ai pris plaisir à dormir en famille en pleine nature <> ».

Une nuit en refuge périurbain, c'est « partir en voyage »

Au-delà des vacances, ce sont les références au voyage qui sont les plus nombreuses. Situé dans l'extrême proximité, le refuge est une porte ouverte sur l'ailleurs : « une invitation au voyage en pleine ville ». Pour certains, il s'agit « d'une véritable expédition » qui commence par la réservation du refuge, la récupération des clés, le déplacement *in situ*, d'autres ont eu « vraiment l'impression d'être ailleurs, nous avons passé un super moment, ça sort de l'ordinaire » ; « on a l'impression d'avoir voyagé pendant deux jours alors qu'on était à côté de chez nous ! » ; ou ont passé une soirée dans « une clairière au bout du monde ».

Une nuit en refuge périurbain, c'est « une expérience initiatique »

Parfois, le voyage devient pour le visiteur d'un soir une expérience initiatique : « il n'y a pas besoin de partir au bout du monde pour être dépaysé » ; « c'est une expérience bouleversante » ; « une découverte insolite du voisinage » qui se traduit par une rupture avec le quotidien « sans électricité, pas de télévision ni d'ordinateur, si on coupe son téléphone, on peut vivre ici dans un rapport au temps différent » ; « on s'éloigne naturellement d'une société stressante et ultra-connectée » ; « une soirée sans télé, quel pied ». Céline Jiret, du service culturel de Bègles, précise que « des gens s'inscrivent pour vivre une expérience insolite entre amis, fêter un événement particulier ou simplement pique-niquer ». L'expérience vécue est mémorable : « au final, nous nous sommes retrouvés entre nous, coupés du monde à délirer (...) toute une atmosphère vraiment sympathique ». Elle donne envie de la partager avec d'autres, au point qu'elle devient « à recommander à toute personne souhaitant passer une nuit originale et décalée ». Mais attention : « n'oubliez pas les lampes de poche, sinon vous risquez de décharger votre portable, bien qu'une nuit sans portable peut avoir aussi ses avantages ; jouez le jeu, coupez- vous du monde ».

Une nuit en refuge périurbain, c'est « une expérience onirique »

Si l'utilité du voyage est de faire travailler l'imagination, on peut alors dire que celle des visiteurs d'un soir est prolifique : « un curieux nuage s'est posé sur terre » ; « pique-nique éclairé à la lanterne, ombres chinoises avec les lampes de poche, jeux de cartes, lorsqu'il n'y a pas d'électricité, chacun des occupants retombe un peu en enfance et c'est sans doute là la plus grande force de ces refuges » ; « cela suffit pour devenir Petit Poucet » ; « vivre dans un nuage, quel rêve quand on vient en amoureux » ; ou encore il s'agit de vivre « une expérience spatiale et poétique inoubliable ». Les refuges apparaissent ainsi comme autant de lieux enchanteurs et enchantés, comme autant de fameuses « boîtes à miracles » tant rêvées par Le Corbusier, mais jamais réalisées. Et ce miracle

est peut-être bien celui de la perte de repères : « on se demande si on est allés dans le réel ou le rêve, on est un peu déconnectés, le cadre est hyper reposant ». La figure poétique est de mise pour exprimer la donnée factuelle : « au creux de mon arbre je vivais heureux, je n'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre ». Parfois, dans une sorte de cheminement réversible, la donnée factuelle devient à son tour figure poétique « il a plu sur le nuage ».

L'univers imaginaire est investi par les plus jeunes : « les enfants ont plus d'imagination que nous, ils étaient convaincus que le nuage allait décoller, ils imaginaient un toit transparent pour regarder les étoiles ». Le rêve peut aussi devenir cauchemar : « on s'attend à tout moment à faire une rencontre avec un être de la forêt issu de notre imagination » ; « entre amis, on se raconte des blagues, on joue à se faire peur avec les petits bruits en pleine nuit, et se mettre à psychoter » quand les faits ne rattrapent pas l'imagination : « assez peur la nuit, surtout après avoir vu passer un groupe de quarante personnes avec leur drap blanc des rituels louches qui allaient prier dans les bois en criant des mots bizarres; au matin, aucun d'entre nous n'avait disparu ». Si parfois on trouve « des parents inquiets que leurs enfants fassent des cauchemars », les enfants appréhendent les lieux de façon tout à fait différente, « heureux de jouer avec la Vouivre transformée en toboggan ». La nuit a peut-être été courte, longue, agitée ou calme, mais « au réveil, la civilisation nous attend, nous rappelle à l'ordre : rangement, nettoyage, petit blues souriant » ; « on signe le livre d'or, ferme le nuage, les rêves dedans ».

Une nuit en refuge périurbain, c'est « une expérience de nature »

L'une des invitations principales des refuges périurbains reste celle de la rencontre avec la nature : « après une excellente nuit, on s'est réveillé au contact de la nature, à quelques mètres des canards » ; « s'endormir bercé par le chant des grenouilles, se réveiller avec celui des oiseaux » ; « une nuit dans la forêt, au milieu des sangliers, un retour à la nature ».

Certains vivent une véritable expérience naturaliste relevant la présence, tel un inventaire à la Prévert, de « tourterelles, lapins, écureuils, chauve-souris, sangliers, engoulevents, crapauds, hérissons, merles, étourneaux, etc. », tout un ensemble de représentants de la vie sauvage perçue entre crépuscule et aube. Mais bien sûr, la vie proche de la nature a ses petits désagréments : « l'activité phare de la soirée, la chasse aux moustiques, nous avons d'abord cru gagner... » ; « un moment savoureux, les moustiques aussi se sont régalez ».

Cette réponse au besoin de nature qui se traduit par une forme de précarité, n'est pas sans rappeler celle qu'exprime Henry David Thoreau, dans son ouvrage de référence pour les explorateurs (Walden ou la vie dans les bois, 1854) : « Je gagnais les bois parce que je voulais vivre suivant mûre réflexion, n'affronter que les actes essentiels de la vie et voir si je ne pourrais apprendre ce qu'elle avait à enseigner (...) ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en Spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie... ». Si pour certains visiteurs d'un soir la rusticité fait partie de l'expérience - « Pas d'eau, pas d'électricité, pas de chiottes, cela nous ramène à la nature » ; « c'est hyper sommaire mais bien foutu, le cadre est très sympa... ça permet de passer une soirée différente » ; « tant qu'on arrive à garder une indépendance par rapport au modernisme et à notre monde fait de tout confort, ça va ! » - pour d'autres les aménités ou leur absence sont remises en cause « si seulement les toilettes n'étaient pas à six mètres » ; « nous nous sommes perdus et avons marché plus d'un kilomètre pour rien ».

Une nuit en refuge périurbain, « ça donne envie d'y revenir »

Au final, l'ancrage dans l'esprit Refuge périurbain se traduit pour la quasi totalité des Visiteurs d'un soir, par l'affirmation d'une « envie de revenir », d'aller dormir dans un autre refuge... « c'était trop chouette la nuit à la Belle Etoile, dès qu'on peut on va dormir à la Vouivre ». Là encore, l'idée de renouveler l'expérience en la partageant avec des amis, avec des membres de sa famille revient dans les entretiens : « j'envisage d'y retourner avec mon mari et mes enfants » exprime une « Visiteuse d'un soir » qui a découvert le Hamac lors d'une soirée organisée par une association culturelle locale. L'envie de refuge s'exprime aussi par des invitations laissées dans les livres d'or telle que : « si le nuage n'est pas complet, appelez-nous, nous sommes drôles, avec de la conversation et on cuisine de bons petits plats » (Sud Ouest du 5 novembre 2011).

Le Refuge périurbain, « plus près et tellement loin »

À la suite de quatre étés de fonctionnement, dont deux avec une offre de six hébergements, on ne peut que constater que les refuges périurbains ont bien trouvé leurs publics. Parmi les quatre objectifs assignés au projet, trois semblent s'appliquer. La dimension symbolique et identitaire des refuges peut être mesurée par l'importante revue de presse produite à leur égard, par l'attractivité qu'ils génèrent auprès des visiteurs d'un soir en provenance de territoires hors CUB ou de l'étranger. La réponse qu'ils offrent aux expressions d'un besoin de nature, même si celle-ci est confinée dans des dents creuses urbaines, se traduit par une modification des représentations associées aux espaces d'implantation des refuges, des déprises réappropriées et ainsi rendues désirables. Enfin, l'invitation au rêve qu'ils suggèrent par leur forme architecturale, qui se traduit parfois par une véritable immersion onirique, est bien restituée par les propos de certains des visiteurs d'un soir.

À contrario, l'idée selon laquelle la proximité géographique des refuges périurbains faciliterait le départ de ceux qui ne partent pas en vacances ne semble pas se concrétiser. Bien que géographiquement très proches, le concept de Refuge périurbain ne fonctionne pas de façon spontanée pour les primo-partants. Pour Yvan Detraz, « le projet n'a pas encore été approprié par l'ensemble des structures sociales relais, même si c'est déjà le cas pour Gradignan et Pessac, et cela reste un véritable objectif à mettre au travail pour les prochaines saisons ».

À ce titre, on pourrait dire des visiteurs d'un soir que c'est parce qu'ils sont déjà partis loin et longtemps, qu'ils ont déjà un curriculum vacancier conséquent, qu'ils ont fait auparavant l'expérience du départ et de l'ailleurs, qu'ils sont aujourd'hui sensibles à cette occasion de rupture dans la continuité.

De fait, les visiteurs d'un soir ont le patrimoine culturel symbolique qui leur permet d'apprécier l'occasion offerte de découvrir la ville et ses interstices. L'offre des refuges, qui ne répond pas aux canons vacanciers, devient paradoxalement pour eux un vecteur de mobilisation, la rupture aux dits canons procédant de la pratique distinctive attendue. Les visiteurs d'un soir sont des individus à fort capital motilitaire (Kaufmann, 2004 : 745-756), qui ont, même avant de partir, des éléments de réponse à la question essentielle : pourquoi aller dormir à côté de chez moi, dans un hébergement rustre, peu confortable (au sens où il n'y a ni eau, ni électricité), au risque de rencontres incertaines, alors que je pourrais aussi bien profiter du confort rassurant et protecteur de mon domicile ? Ainsi, qui sont les personnes qui vivent cette expérience ? Des voyageurs qui

ont déjà parcouru le monde, expérimenté leur activité « en terre inconnue » et qui vivent *in situ* « Près » des expériences déjà éprouvées « Loin ».

La dimension spatiale du départ n'est ainsi pas soluble dans la proximité. Celle-ci est peut-être bien, paradoxalement, un frein si l'on considère la difficulté à identifier l'exotisme à côté de chez soi, à apprécier la précarité d'une nuit en refuge si l'on est soi-même en situation quotidienne de précarité, à accepter le risque d'une nuit en étant isolé dans un environnement inconnu, à entrer dans le rêve suggéré par l'architecture et renforcé par l'aménageur qui proposent un dépaysement. Car « ce que l'on trouve parfois, derrière le masque du dépaysement, c'est l'arrière-pays mental de nos terreurs » (Mauvigner, 2014 : 293).

Le refuge relève un défi face à l'uniformisation des modes de vie en même temps que l'archaïsme qu'il traduit est, pour les visiteurs d'un soir, une parenthèse dans un quotidien installé, une remise en cause de la gradation traditionnelle de l'univers vacancier qui opposait jadis le « plus près » (plus court – plus économe – plus accessible) au « plus loin » (plus long – plus dispendieux – plus distinctif) et qui tendait à assimiler la seconde modalité de départ aux « vraies vacances ».

Aujourd'hui, on peut dire que les refuges péri-urbains participent d'un mouvement initié par le déploiement d'Internet qui modifie l'équation vacancière en multipliant les offres, en diversifiant les processus d'achat ; en déterminant désormais le prix des services en fonction de leur disponibilité et non plus de leur coût de revient. Cette reconfiguration des partitions vacancières incite à reposer la question : « Faut-il partir (Loin) pour partir en vacances ? ».

Références

- BUISSON, Claudie (2013), *Facture touristique, tome 1 : Rapport*, Ministre de l'Artisanat, du Commerce et du Tourisme.
- CRESSWELL T. (2004), *Place : a short introduction*, Blakwell Publishing, Malden, MA.
- DUMAZEDIER, Joffre (1962), *Vers une civilisation du loisir ?*, Paris, Seuil.
- DUPUIS, Christine (2014), *Tourisme et développement durable en France*, Rapport présenté au nom de la section Aménagement durable des territoires.
- KAUFMANN, Vincent et al., (2004), « Motility : mobility as capital », *International Journal of Urban in Regional Research*, vol.28, n°4.
- LEBRETON, Éric, (2015), « La mobilité : un nouvel horizon partagé », *Revue Partances*, Paris, p.13-16.
- MAUVIGNER Laurent (2014), *Autour du monde*, Paris, Minuit.
- THOREAU, Henry-David, (1985, c1854), *Walden, ou La vie dans les bois*, Lausanne, L'Age d'homme.